



LISA KLEYPAS

Frissons interdits

J'AI
LU

POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Lisa Kleypas

C'est à 21 ans qu'elle publie son premier roman, après avoir fait des études de sciences politiques. Elle a reçu les plus hautes récompenses, et le prix Romantic Times du meilleur auteur de romance historique lui a été décerné en 2010. Ses livres sont traduits en quatorze langues. Elle est également l'auteure de romance contemporaine.

Frissons interdits

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Dans la collection

Aventures et Passions

- Par pure provocation
N° 3945
- L'ange de minuit
N° 4062
- Prince de l'éternité
N° 4426
- La loterie de l'amour
N° 4915
- Un jour tu me reviendras
N° 5263
- Parce que tu m'appartiens
N° 5337
- L'imposteur
N° 5524
- Courtisane d'un soir
N° 5808
- Frissons interdits
N° 6085
- Sous l'emprise du désir
N° 6330
- L'amant de lady Sophia
N° 6702
- Libre à tout prix
N° 6990
- Les blessures du passé
N° 7614

LA RONDE DES SAISONS

- 1 – Secrets d'une nuit d'été
N° 9055
- 2 – Parfum d'automne
N° 9171
- 3 – Un diable en hiver
N° 9186
- 4 – Scandale au printemps
N° 9277
- 5 – Retrouvailles
N° 9409

LES HATHAWAY

- 1 – Les ailes de la nuit
N° 9424
- 2 – L'étreinte de l'aube
N° 9531

- 3 – La tentation d'un soir
N° 9598
- 4 – Matin de nocce
N° 9623
- 5 – L'amour l'après-midi
N° 9736

LA FAMILLE VALLERAND

- 1 – L'épouse volée
N° 10885
- 2 – Le capitaine Griffin
N° 10884

LES RAVENEL

- 1 – Cœur de canaille
N° 11479
- 2 – Une orchidée
pour un parvenu
N° 11608
3. – L'insoumise apprivoisée
N° 11906

Dans la collection **Promesses**

LA SAGA DES TRAVIS

- 1 – Mon nom est Liberty
N° 9248
- 2 – Bad boy
N° 9307
- 3 – La peur d'aimer
N° 9362
- 4 – La couleur de tes yeux
N° 11273

FRIDAY HARBOR

- 1 – La route de l'arc-en-ciel
N° 10261
- 2 – Le secret de Dream Lake
N° 10416
- 3 – Le phare des sortilèges
N° 10421
- Nuit de Noël à Friday Harbor
N° 10542

LISA
KLEYPAS
Frissons interdits

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Garcia*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

WHERE DREAMS BEGIN

Éditeur original

Published by Avon Books, an imprint of
HarperCollins Publishers, New York

© Lisa Kleypas, 2000

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2002

*Ce livre est dédié à mes éditrices,
qui ont su me reconforter après l'inondation
qui a détruit ma maison. Elles m'ont appris
que l'amitié n'était pas un vain mot.*

*Je le dédie également à Nancy Richards-Akers,
une belle et talentueuse jeune femme, disparue
trop tôt, alors qu'elle avait encore beaucoup
de merveilleux romans à écrire.
Son amitié me manque.*

1

Londres, 1830

Il fallait qu'elle s'échappe.

Le bourdonnement des conversations oiseuses, l'éclat aveuglant des lustres qui laissaient tomber des gouttes de cire chaude sur les danseurs et le fumet entêtant du somptueux souper qu'on s'apprêtait à servir, tout cela étourdissait lady Holland Taylor. C'était une erreur d'avoir accepté cette invitation si peu de temps après la mort de George. Bien sûr, rares sont les gens qui oseraient dire qu'une trentaine de mois sont « peu de temps ». Lady Holly avait passé sa première année de deuil réglementaire sans pratiquement sortir de chez elle, sauf pour de petites promenades dans les jardins de la ville avec sa fille, Rose. Et à chacune de ces sorties, elle était entièrement vêtue de noir, avec un voile qui lui dissimulait les cheveux et le haut du visage, pour signifier son retrait du monde. Chez elle, où presque tous les miroirs avaient été recouverts d'un crêpe noir, lady Holly avait la plupart du temps pris ses repas seule et passé ses loisirs à écrire des lettres sur du papier bordé d'un liseré gris, afin que nul n'ignore le chagrin qui la frappait.

La deuxième année, lady Holly avait continué de s'habiller en noir, mais elle avait renoncé

progressivement au voile. Puis, au début de la troisième année, elle avait commencé de porter des toilettes grises ou mauves. Et elle avait repris quelques activités sociales, essentiellement féminines, comme prendre le thé chez ses plus proches amies.

À présent, la période de deuil de Holly était officiellement terminée. Mais après une si longue retraite, le monde, avec son brillant et ses faux-semblants, ne lui paraissait plus aussi familier. Certes, la jeune femme reconnaissait les visages et les lieux, mais George n'était plus à ses côtés, et cela faisait toute la différence. Holly se sentait terriblement exposée en affichant ainsi sa nouvelle solitude. Comme la plupart des gens, elle avait toujours considéré les veuves comme des femmes un peu pathétiques, engoncées dans le manteau invisible de leur tragédie, quelque effort qu'elles fassent pour paraître attrayantes. Maintenant, Holly comprenait pourquoi les veuves qu'elle avait croisées naguère dans des réceptions semblables à celle-ci donnaient toujours l'impression de vouloir être ailleurs. Les gens l'approchaient avec un air de compassion, lui chuchotaient des paroles de réconfort puis la quittaient avec soulagement, comme s'ils s'étaient acquittés d'une corvée, avant de pouvoir profiter pleinement des festivités. Dans le passé, Holly elle-même s'était conduite pareillement avec des veuves à qui elle souhaitait prodiguer de l'affection sans toutefois se laisser affecter par le chagrin qu'elle lisait dans leurs yeux.

Cependant, jamais elle n'aurait imaginé éprouver une telle solitude au milieu de tant de monde. Le vide créé par l'absence de George lui semblait aussi vertigineux qu'un abîme. Holly se sentait comme la moitié de quelque chose qui avait été autrefois un tout. Et sa présence solitaire à ce bal lui rappelait avec encore plus d'acuité la perte de son époux chéri, emporté par la fièvre typhoïde.

Le visage triste et le cœur glacé, lady Holly quitta la salle de bal pour regagner le grand salon. La musique, loin de la réconforter, comme l'avaient suggéré ses amies, l'anéantissait au contraire un peu plus en lui rappelant toutes les fois où elle avait dansé dans les bras de George. Ils semblaient faits l'un pour l'autre et la synchronisation parfaite de leurs mouvements leur valait de nombreux sourires admiratifs. Et puis, George était si beau, avec ses yeux d'un bleu intense, ses cheveux couleur d'ambre et son formidable appétit de vivre.

Oh, George, quelle chance j'ai eue de t'avoir ! Et quel bonheur nous avons connu, ensemble ! Mais comment vais-je te survivre ?

Des amies bien intentionnées avaient insisté pour qu'elle vienne à ce bal, lui assurant qu'il était temps qu'elle reprenne sa place dans le monde. Mais Holly ne se sentait pas encore prête. Du moins, pas ce soir. Et peut-être même jamais.

Balayant le salon du regard, Holly reconnut dans la foule plusieurs parents de George. Son frère aîné, lord William Taylor, entraînait son épouse vers la salle de bal, où un quadrille s'annonçait. Lord et lady Taylor formaient un couple bien assorti, mais l'affection qu'ils se portaient n'était pas comparable à l'amour passionné que George et Holly avaient partagé. Toute la famille de son défunt mari – ses parents, ses frères et leurs épouses – semblait s'être parfaitement remise de sa disparition. Holly ne leur en voulait pas d'avoir recommencé à rire et à s'amuser. En fait, elle les enviait même. Si seulement elle pouvait se débarrasser de cette chape de chagrin qui lui écrasait les épaules ! S'il n'y avait pas eu Rose, elle aurait passé ses journées à pleurer.

— Holly... murmura soudain une voix dans son dos.

La jeune femme se retourna, pour se trouver nez à nez avec Thomas, le frère cadet de George. S'il avait

les mêmes cheveux et les mêmes yeux, Thomas ne possédait cependant pas le charisme de son frère. Après la mort de George, il avait consacré beaucoup de temps à consoler Holly.

— Thomas ! s'exclama celle-ci en se forçant à sourire. Appréciez-vous votre soirée ?

— Pas vraiment, répondit le jeune homme. Mais je suppose que vous l'appréciez encore moins. Vous avez mauvaise mine, ma chère belle-sœur.

— C'est vrai, admit Holly, qui sentait un début de migraine la gagner.

Elle n'avait jamais été sensible aux maux de tête, autrefois. Mais depuis la mort de George, il n'était pas rare qu'elle éprouve de violentes migraines qui l'obligeaient parfois à rester deux ou trois jours au lit.

— Voulez-vous que je vous raccompagne à la maison ? proposa Thomas. Je suis sûr que Linda n'en prendra pas ombrage.

— Non, merci, Thomas. Profitez donc de ce bal avec votre femme. Je suis en état de rentrer chez moi toute seule. En fait, je préfère.

— Comme vous voudrez.

Thomas s'inclina en souriant et sa ressemblance avec George serra un peu plus le cœur de la jeune femme.

— Permettez-moi au moins de vous appeler la voiture.

— Volontiers. Je vais attendre dans le hall.

Thomas secoua la tête.

— J'ai peur que cela ne prenne plusieurs minutes. Les attelages sont littéralement pressés les uns contre les autres tout le long de la rue. Allez plutôt attendre dans le petit salon qui se trouve à gauche de l'escalier. Vous y serez au calme.

— Thomas, murmura Holly en lui étreignant furtivement le bras, que deviendrais-je sans vous ?

— Vous n'avez pas à me remercier. Je ferais n'importe quoi pour la femme de George. Et le reste de la famille pense de même. Nous prendrons toujours soin de Rose et de vous.

Holly aurait dû être réconfortée par de telles paroles. Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de se considérer comme un fardeau pour les Taylor. La pension annuelle dont elle bénéficiait depuis la mort de son mari était si ridicule qu'elle avait été obligée de vendre la grande maison à colonnades où ils avaient vécu ensemble pour venir habiter les deux pièces que les Taylor avaient mises à sa disposition dans leur maison de famille. Holly leur était reconnaissante de leur générosité : elle avait vu tant de veuves jetées à la rue ou obligées de se remarier rapidement pour ne pas sombrer dans la misère. Les Taylor au contraire la traitaient comme une invitée de marque ou, plus exactement, comme le souvenir vivant de la mémoire de George.

Holly quitta le grand salon de réception pour traverser le hall, à la recherche de la pièce indiquée par Thomas. L'hôtel particulier de lord Bellemont, comte de Warwick, était l'une des plus imposantes demeures de la ville. Et lady Bellemont avait la réputation d'être une parfaite hôtesse, capable de réunir avec bonheur aristocrates, politiciens et artistes lors de ses soirées. Et sa demeure était assez grande pour offrir un peu d'intimité à ceux de ses invités qui le souhaitaient.

Le hall, de forme circulaire, était flanqué de deux grands escaliers aux courbes majestueuses. Holly obliqua vers celui de gauche. À chaque pas qui l'éloignait de la foule, la jeune femme sentait son malaise décroître. Sa robe de soie bleu nuit bruissait doucement autour d'elle.

Holly pénétra dans le petit salon. La pièce était plongée dans la pénombre, mais la clarté lunaire qui

s'infiltrait par les hautes ouvertures était suffisante pour se passer d'un chandelier. Elle referma la porte derrière elle et soupira de soulagement.

— Enfin seule, murmura-t-elle.

Depuis trois ans, elle s'était tellement habituée à la solitude que le monde la mettait mal à l'aise. Autrefois, elle menait une vie sociale très active. Mais George était là. Et le fait d'être son épouse lui donnait une confiance dont elle manquait cruellement aujourd'hui.

La jeune femme s'avança dans la pièce. L'épais tapis recouvrant le parquet étouffait ses pas. Deux fauteuils français de style Louis XVI trônaient de chaque côté d'un guéridon. Holly se dirigeait vers l'un d'eux lorsqu'elle sentit tout à coup un courant d'air sur ses épaules dénudées. Elle s'aperçut alors que la pièce donnait sur un petit jardin intérieur et qu'une porte-fenêtre était restée ouverte. La jeune femme voulut la refermer, mais au moment de poser sa main sur la poignée, elle hésita, assaillie par un étrange sentiment.

C'était comme si elle s'était soudain trouvée au bord d'un précipice. Elle faillit reculer et fut même tentée de s'enfuir pour retrouver la foule rassemblée dans le grand salon. Se ressaisissant, la jeune femme ouvrit un peu plus la porte-fenêtre.

Frissonnante, Holly décida de surmonter sa poltronerie et fit un pas en avant. Soudain, une silhouette masculine se dressa devant elle. Holly sursauta sous l'effet de la surprise. Peut-être n'était-ce que Thomas venu l'informer que l'attelage était prêt ? Cependant la silhouette était trop imposante pour être celle de son beau-frère.

Avant qu'elle ait pu dire un mot, l'inconnu lui attrapa le bras et la tira dans le jardin. Laissant échapper un petit cri, Holly se retrouva brusquement plaquée contre le torse de l'homme. Il était si grand et si fort qu'elle se sentait aussi désarmée qu'un petit chat.

— Attendez... commença-t-elle.

Le torse de l'inconnu avait la dureté de l'acier et sa bouche exhalait un mélange de tabac et de brandy, typiquement masculin, qui lui rappelait George. Cela faisait bien longtemps que la jeune femme n'avait été enlacée ainsi. Au cours de ces trois dernières années, elle n'avait voulu le réconfort d'aucun homme, pour ne pas altérer le souvenir de la dernière fois où George l'avait serrée dans ses bras.

Là, c'était différent. Elle n'avait pas le choix. Alors qu'elle tentait de se débattre, l'inconnu se pencha vers elle.

— Vous avez mis bien du temps à venir, milady, lui chuchota-t-il d'une voix profonde et ensorcelante.

Holly réalisa que l'inconnu la prenait pour une autre. Sans le vouloir, elle s'était immiscée dans un rendez-vous galant.

— Mais je... je ne suis pas...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase que l'inconnu l'embrassa. Holly se figea, à la fois surprise et horrifiée. Cet homme venait de lui voler le souvenir du dernier baiser de George ! Mais à cette pensée fugitive succéda très vite un déluge de sensations. Les lèvres de l'inconnu étaient à la fois terriblement impérieuses et sensuelles. Jamais Holly n'avait été embrassée de cette manière. Elle tourna la tête pour se soustraire à son assaillant, mais il accompagna son mouvement et leurs lèvres se retrouvèrent pressées plus intimement encore. Le cœur battant la chamade, la jeune femme laissa échapper un gémissement angoissé.

C'est alors que l'inconnu prit conscience de son erreur. Holly s'en aperçut à la façon dont il se raidit brusquement, abandonnant soudain ses lèvres. Maintenant, il allait la relâcher, songea-t-elle. Mais après un instant d'hésitation, l'inconnu resserra son étreinte, plaquant la main sur la nuque de la jeune femme.

Holly avait été mariée et se considérait comme une femme d'expérience. Étrangement, cet inconnu

l'embrassait comme jamais elle n'avait été embrassée. Sa bouche exigeante était si persuasive qu'elle finit par se détendre et accepta la tendre intrusion de sa langue, se surprenant même à lui rendre son baiser. Était-ce la soudaineté de leur rencontre, ou l'anonymat de la nuit, ou encore le fait qu'ils étaient deux inconnus l'un pour l'autre, toujours est-il que Holly s'abandonna bel et bien entre les bras de cet homme. Pis, même : spontanément, elle se pelotonna contre lui et glissa les doigts dans ses cheveux.

Il ne fut pas insensible à ce contact, car son souffle s'accéléra. C'est alors qu'elle retrouva sa lucidité. Horrifiée, elle laissa retomber sa main avec un gémissement étouffé et l'inconnu, devinant sans doute son trouble, la relâcha. Aussitôt, Holly voulut s'enfuir. Tâtonnant dans la pénombre, elle prit la mauvaise direction et se retrouva devant un mur, toute retraite coupée. Elle fit volte-face. L'inconnu l'avait suivie. Il ne tenta pas de la reprendre dans ses bras, mais il s'était arrêté si près d'elle que la jeune femme pouvait presque sentir la chaleur de son corps.

— Oh... murmura-t-elle, les bras étroitement croisés, comme si elle cherchait à contenir les sensations qui continuaient d'affluer en elle. Oh...

Il faisait trop sombre pour qu'ils puissent se déviesager, mais la silhouette de l'homme était vaguement éclairée par le clair de lune. Il portait un habit de soirée, preuve qu'il faisait probablement partie des invités du bal. Mais son allure évoquait plutôt celle d'un homme habitué à travailler de ses mains que celle d'un gentleman habitué à l'oisiveté. Les aristocrates possédaient rarement une musculature aussi développée. Ils en tiraient d'ailleurs fierté, le fait de ne pas être obligé de gagner sa vie par un travail physique constituant à leurs yeux une marque de distinction.

La voix de l'inconnu – si délicieusement suave – n'avait pas non plus cette inflexion typique qui signait

l'appartenance à l'aristocratie, et Holly était convaincue qu'il était issu des classes laborieuses. Mais alors, comment avait-il pu se retrouver à une réception comme celle-ci ?

— Vous n'êtes pas la dame que j'attendais, lâcha-t-il finalement, avant d'ajouter, un rien amusé, et parce qu'il savait pertinemment qu'il était de toute façon trop tard pour s'excuser : Je suis désolé.

— Cela n'a rien de dramatique, répliqua Holly, d'une voix moins glaciale qu'elle ne l'aurait souhaité. Étant donné la pénombre, votre erreur est compréhensible.

La jeune femme sentit que sa réponse surprenait l'inconnu. Il s'était probablement attendu à une volée de bois vert.

— Ma foi, reprit-il avec un petit rire, je ne suis pas si désolé que cela, après tout.

Voyant qu'il faisait un pas en avant, Holly crut qu'il voulait de nouveau la prendre dans ses bras.

— Ne me touchez pas ! siffla-t-elle en reculant jusqu'à toucher le mur.

L'inconnu posa les mains sur le mur, de chaque côté du visage de la jeune femme, et se pencha vers elle. Holly avait l'impression d'être emprisonnée dans une cage de muscles.

— Et si nous nous présentions ? suggéra-t-il.

— Il n'en est pas question.

— Dites-moi au moins si vous êtes prise ?

— Prise ? répéta Holly, interloquée.

— Mariée, précisa-t-il. Ou fiancée. Enfin, liée à un homme, quoi.

— Oui, je suis liée à un homme, répondit Holly.

Bien qu'elle fût veuve, elle se sentait toujours mariée à George. Sinon à lui-même, du moins à sa mémoire. Et le fait de penser à George lui fit soudain prendre conscience de l'incongruité de la situation présente.

Pourquoi diable discutait-elle dans le noir avec un étranger qui l'avait pratiquement violenteé ?

— Pardonnez-moi, dit-il sans se départir de son amabilité. J'avais rendez-vous avec une dame qui, manifestement, n'a pas tenu sa promesse. Quand je vous ai vue ouvrir la porte, je vous ai prise pour elle.

— Je... je cherchais un coin tranquille en attendant que mon attelage soit prêt.

— Vous quittez déjà le bal ? Après tout, vous avez raison. Ces soirées mondaines sont assommantes.

— Oh, non, pas toujours ! s'écria Holly, qui se rappelait les bals où elle avait dansé avec George jusqu'au vertige. Tout dépend des circonstances. Avec le cavalier idéal, une réception comme celle-ci peut être inoubliable.

L'inconnu avait dû percevoir sa soudaine mélancolie, car il lui effleura doucement la joue. À son propre étonnement, la jeune femme ne chercha pas à le repousser. Elle était comme hypnotisée par le contact sensuel de ses doigts sur son visage.

— Vous avez une peau d'une douceur extraordinaire, murmura-t-il à son oreille. Qui êtes-vous ? Dites-moi votre nom.

Holly voulut s'écarter du mur, mais elle n'avait nulle part où aller. La silhouette imposante de l'inconnu semblait remplir l'espace vital de la jeune femme et, sans le vouloir, elle se dirigea droit dans ses bras.

— Je dois partir, balbutia-t-elle d'une voix tremblante. Le cocher m'attend sûrement.

— Laissez-le attendre et restez avec moi.

L'inconnu avait glissé une main dans le dos de la jeune femme et avait posé l'autre sur sa taille. Holly ne put réprimer l'onde de volupté qui lui parcourut le corps.

— Avez-vous peur ? demanda-t-il.

— Non... non.

Elle aurait dû protester énergiquement, et même tenter de lui échapper, mais Holly était sous le charme insidieux de l'inconnu. Elle eut un rire mal assuré.

— Tout cela est pure folie. Vous feriez mieux de me lâcher.

— Je ne vous retiens nullement. Vous êtes parfaitement libre de vos mouvements.

Et cependant, Holly ne trouva pas la force de bouger. Ils restèrent encore un moment ainsi, le souffle court, conscients de l'attraction qui les poussait l'un vers l'autre. Par la porte-fenêtre ouverte du salon leur parvenaient les échos assourdis de la musique. Le bal semblait appartenir à un autre monde.

— Embrassez-moi encore, chuchota l'inconnu.

— Comment osez-vous...

— Personne n'en saura rien.

— Vous ne comprenez pas, se défendit Holly. Cela ne me ressemble pas. Je ne suis pas du genre à...

— Nous sommes deux étrangers dans la nuit, la culpa-t-il. Et nous ne nous reverrons sans doute jamais. Alors profitons pleinement de l'instant présent.

Le timbre rauque de sa voix faisait frissonner Holly. La situation commençait à échapper totalement à son contrôle. Jusqu'à ce soir, elle n'avait jamais compris pourquoi certaines femmes étaient prêtes à tout – y compris à briser leur mariage – pour courir après le plaisir physique. Mais à présent, elle révisait son opinion. Jamais aucun homme ne l'avait autant troublée que celui-ci. Elle venait à peine de le rencontrer, et pourtant elle brûlait d'envie de se jeter à son cou. Pire, elle était frustrée de ne pouvoir assouvir son désir sur-le-champ.

Se montrer vertueuse n'avait pas été difficile dès lors qu'elle était restée à l'écart de toute tentation. Mais maintenant, Holly prenait conscience de sa faiblesse. Elle avait beau s'obliger de penser à George,

elle n'arrivait même pas à visualiser son visage. Tout ce qu'elle voyait, c'était la voûte étoilée sur laquelle se découpait la silhouette tellement réelle de l'inconnu.

La jeune femme tourna involontairement la tête, si bien que leurs lèvres se frôlèrent. L'homme n'eut pas besoin d'un autre encouragement pour s'en emparer. Dieu qu'il embrassait bien ! Holly se laissa aller contre lui. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas éprouvé le moindre plaisir physique, sans parler d'un si voluptueux abandon.

L'inconnu se fit plus fougueux et Holly répondit à son baiser avec la même ardeur. Curieusement, ce déluge de sensualité la bouleversa ; une larme solitaire roula sur sa joue.

L'homme s'en aperçut et la cueillit du bout de la langue.

— Douce créature, murmura-t-il à son oreille, dites-moi pourquoi un simple baiser vous fait pleurer ?

— Je... je suis désolée, bredouilla Holly. Laissez-moi partir. Je n'aurais jamais dû...

Elle s'écarta de lui, traversa le petit salon en courant avant d'émerger dans le hall, soulagée de voir qu'il n'avait pas essayé de la suivre.

Mais Holly avait beau fuir, elle savait qu'elle n'oublierait pas cette soirée de sitôt. À la honte se mêlerait la nostalgie d'un plaisir coupable, dont le souvenir flamboyant la poursuivrait jusqu'à la fin de ses jours.

Malgré ses quarante-cinq ans, lady Bellemont gloussait comme une collégienne tandis que l'homme follement séduisant l'attirait dans l'embrasement d'une fenêtre de son propre salon. Lady Bellemont était très belle et donc habituée à recevoir les hommages des gentlemen de sa caste. Mais celui-ci était différent car il semblait traiter pareillement une comtesse et

une soubrette. Il avait empoigné son hôtesse par le bras, sans se soucier du fossé social qui les séparait. Cependant, lady Bellemont l'appréciait. Malgré les froncements de sourcil de son mari et la désapprobation de ses amies – ou peut-être, à cause de cette hostilité –, elle s'était liée d'amitié avec lui. Après tout, un peu de piment dans l'existence ne nuisait pas.

— Bien, dit-elle à l'homme, avec un soupir amusé. Montrez-moi donc celle qui vous intéresse tant.

Ils observèrent ensemble la file ininterrompue d'attelages qui s'étirait devant la maison et le ballet empressé des valets qui accouraient au-devant de leurs maîtres.

Lady Bellemont sentit son compagnon retenir son souffle.

— Là, murmura-t-il. Celle avec la robe bleu nuit. Dites-moi son nom.

Lady Bellemont n'eut aucune peine à reconnaître lady Holland Taylor, qu'elle connaissait depuis longtemps. Par chance, le chagrin causé par son veuvage n'avait nullement altéré la beauté de la jeune femme, comme cela arrivait si souvent. Au contraire, sa silhouette avait gagné en finesse et ses boucles auburn relevées en un strict chignon mettaient en valeur ses yeux d'ambre clair et la régularité de ses traits. Depuis la disparition de son mari, lady Holland, autrefois si vive, si gaie, semblait plongée dans une tranquille mélancolie. Elle affichait en permanence une expression absorbée, distante, tristement lointaine. Mais qui aurait pu la blâmer de sa tristesse, quand on savait ce qu'elle avait perdu ?

Les hommes étaient attirés par cette jeune veuve séduisante comme des abeilles par un champ de fleurs. Lady Holland restait de marbre et toute son attitude signifiait : « Ne me touchez pas. » Lady Bellemont l'avait maintes fois observée à la dérobée, durant la soirée, curieuse de voir si son invitée n'essaierait pas

de se dénicher un nouveau mari. Mais lady Holland avait décliné toutes les invitations à danser et n'avait même pas paru prêter attention aux regards braqués sur elle. De toute évidence, elle ne cherchait pas à se remarier. Ni maintenant ni sans doute jamais.

— Mon cher, répondit lady Bellemont à son voisin, pour une fois, vous faites preuve d'un goût très sûr. Mais cette dame n'est pas pour vous.

— Elle est mariée, répliqua l'homme, et c'était plus une affirmation qu'une question.

— Non, lady Holland est veuve.

Il regarda lady Bellemont d'un air qui se voulait détaché – mais celle-ci ne s'y trompa pas.

— Je ne l'avais encore jamais vue.

— Cela n'a rien d'étonnant. Le mari de lady Holland nous a quittés voilà trois ans, juste avant que vous ne fassiez votre apparition. Et ce bal est la première réception à laquelle se rend sa veuve depuis qu'elle a quitté le deuil.

L'homme fixait l'attelage de lady Holland et il le suivit des yeux jusqu'à ce que l'arrière de la voiture ait disparu de son champ de vision. Il rappelait à lady Bellemont un chat épiant un oiseau hors d'atteinte. Décidément, cet homme lui était sympathique et elle comprenait parfaitement son ambition. Il passerait sa vie à courir après des choses que sa naissance lui interdisait de posséder.

— George Taylor était un gentleman exemplaire, reprit-elle. Beau, intelligent et d'une naissance irréprochable. C'était l'un des trois fils du vicomte Taylor.

— Taylor, répéta l'homme d'une voix songeuse, comme s'il entendait ce nom pour la première fois.

— George ne se contentait pas d'être un parfait aristocrate. Il avait aussi beaucoup de charme. Je suis convaincue que toute femme qui le croisait en tombait un peu amoureuse. Mais il adorait son épouse et ne s'en cachait pas. Leur couple était exceptionnel, en

totale harmonie. Je doute fort que Holly se remarie un jour. De toute façon, elle ne pourra sans doute plus jamais rien connaître de comparable à ce qu'elle a vécu avec George.

— Holly... murmura l'homme.

— C'est le diminutif dont se servent tous ses proches, expliqua lady Bellemont, avant d'ajouter, s'inquiétant de voir son voisin porter tant d'intérêt à lady Holland : Vous savez, mon cher, il y a ici ce soir nombre de ladies parfaitement charmantes et... disponibles. Laissez-moi vous en présenter quelques-unes.

— Dites-moi tout ce que vous savez sur lady Holland, lui intima l'homme en la regardant droit dans les yeux.

Lady Bellemont exhala un soupir théâtral.

— Si vous y tenez... Venez me voir demain, à l'heure du thé, et je vous...

— Non, tout de suite.

— En plein milieu du bal que je donne chez moi ? Il y a un temps pour chaque...

Lady Bellemont n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Son compagnon l'avait poussée vers un sofa. Elle éclata de rire.

— Mon cher, j'apprécie vos qualités masculines, mais je vous trouve parfois un tantinet trop autoritaire...

— Dites-moi tout, insista-t-il avec un sourire irrésistible. S'il vous plaît.

Lady Bellemont décida finalement que ses responsabilités de maîtresse de maison pouvaient attendre. Elle passerait le restant de sa soirée, s'il le fallait, à dire à son compagnon tout ce qu'il désirait savoir.

Holly franchit le seuil de l'hôtel particulier des Taylor tel un petit lapin se réfugiant dans la sécurité de son terrier. Quoique les Taylor ne fussent pas assez riches pour entretenir cette maison comme

elle l'aurait mérité, Holly aimait son élégance un peu désuète, ses tapisseries fanées, ses tapis d'Aubusson usés qui appartenaient à la famille depuis des générations.

Et puis, c'était là que George avait grandi et qu'il avait vécu toute sa jeunesse. Holly l'imaginait sortant en courant de sa chambre – celle que Rose occupait désormais – et dévalant le grand escalier du hall pour se précipiter dans le jardin.

Elle ne regrettait pas que la ravissante maison où elle avait vécu avec George le temps de leur mariage ait été vendue. Au contraire. L'endroit renfermait trop de souvenirs, à la fois merveilleux et atroces. Elle y avait été heureuse avec George, mais elle l'y avait aussi vu mourir. Holly préférait habiter cette demeure, qui n'avait conservé que la mémoire de George enfant. Il y avait plusieurs tableaux le représentant petit garçon, des endroits où il avait gravé son nom dans le bois et des malles entières remplies des jouets qui avaient occupé ses journées. Il y avait aussi sa famille – sa mère, ses deux frères et leurs femmes, sans parler des domestiques qui étaient là depuis des années –, et l'affection que tous ces gens avaient vouée à George se reportait maintenant sur sa fille et sur elle. Holly se voyait bien finir ses jours ici, dans le petit univers protégé que les Taylor lui offraient.

Parfois, cependant, la jeune femme trouvait trop lourde sa réclusion volontaire. Parfois, en plein milieu de ses travaux d'aiguille, par exemple, elle se surprenait à avoir des pensées bizarres, presque scandaleuses. À d'autres moments, elle était en proie à des émotions violentes qu'elle ne parvenait pas à exprimer. Elle aurait voulu faire quelque chose de choquant, comme hurler dans une église, sortir dans les rues habillée d'une robe rouge vif odieusement

décolletée et danser dans une taverne, ou... embrasser un inconnu.

— Doux Jésus ! murmura Holly à haute voix, réalisant tout à coup qu'il y avait quelque chose de pervers en elle qu'il était urgent de réprimer.

L'origine en était sans doute ce manque physique, bien légitime, que devait éprouver toute veuve lorsqu'elle n'avait plus de mari pour l'honorer. Les caresses de George manquaient affreusement à la jeune femme. Mais elle n'avait osé confier son problème à personne, consciente que la société n'autorisait pas une femme à avoir des désirs. Les femmes étaient supposées incarner la vertu et ne servir qu'à assouvir les vils instincts de l'homme. En d'autres termes, elles devaient subir les assauts de leur mari, mais en aucun cas les encourager, et encore moins manifester le moindre appétit physique.

Holly fut distraite de ses pensées par l'arrivée de sa femme de chambre. Maud poussa joyeusement la porte du petit appartement, composé d'un boudoir et d'une chambre, que les Taylor avaient mis à disposition de la jeune femme.

— Comment était le bal, milady ? Vous êtes-vous bien amusée ? Avez-vous dansé ?

— Le bal était somptueux, mais je n'ai pas dansé, répondit Holly, s'obligeant à sourire.

Maud était la seule domestique qu'elle avait pu garder après la mort de George. Les autres avaient été contraints de trouver un emploi ailleurs, car Holly n'avait plus les moyens de les payer. Maud était une jeune femme bien en chair, d'un tempérament gai, et débordante d'énergie. Même sa chevelure était exubérante, avec ses boucles blondes qui s'échappaient de son chignon.

— Comment va Rose ? voulut savoir Holly, qui s'était approchée de la cheminée et tendait les mains

devant l'âtre pour les réchauffer. Elle n'a pas eu de mal à s'endormir ?

Maud pouffa.

— Oh, que si ! Elle n'a pas arrêté de babiller au sujet du bal et de votre jolie robe bleue.

Après avoir récupéré la pelisse de sa maîtresse qu'elle plia sur son bras, la domestique ajouta :

— C'est vrai que votre robe est belle, mais si vous me permettez, elle évoque encore trop le deuil. Ce bleu est presque noir. J'aurais préféré vous voir porter une robe de ce vert qui est tellement à la mode cette saison.

— Je n'ai porté que du noir ou du gris pendant trois ans, rétorqua Holly, tandis que Maud entreprenait de déboutonner sa robe. Je ne me vois pas me vêtir tout à coup de couleurs vives. Il me faut un peu de temps.

— Vous pleurez encore votre pauvre mari, milady, décréta Maud, tandis que la robe glissait sur les épaules de sa maîtresse. Et vous voulez le montrer au monde entier. En particulier aux gentlemen qui seraient tentés de vous faire la cour.

Les joues de Holly s'empourprèrent et ce n'était pas à cause du feu dans la cheminée. Heureusement, Maud se tenait dans son dos et ne s'en aperçut pas. Mais le commentaire de sa domestique lui avait brutalement rappelé qu'il y avait au moins *un* homme qu'elle n'avait même pas essayé de repousser. Pour être tout à fait honnête, elle l'avait même encouragé à l'embrasser une seconde fois. Et encore maintenant, le souvenir de ces baisers continuait de hanter sa mémoire. Cette rencontre inattendue dans le jardin de lady Bellemont avait suffi à transformer ce qui n'était alors qu'une soirée banale en une étrange et... délicieuse aventure.

À peine avait-elle quitté l'inconnu qu'elle n'avait cessé de se demander qui il était et à quoi il pouvait ressembler. Il n'était pas impossible qu'elle le croise

de nouveau, en plein jour cette fois, et qu'elle ne sache même pas qu'elle avait en face d'elle l'homme qui l'avait embrassée au bal de lady Bellemont.

En revanche, elle était sûre de reconnaître sa voix. Elle n'oublierait jamais ce timbre à la fois grave et sensuel qui l'avait fait frissonner chaque fois qu'il ouvrait la bouche. *Douce créature, dites-moi pourquoi un simple baiser vous fait pleurer...*

— Vous devez être épuisée, milady, reprit Maud, ramenant tout à coup Holly à la réalité. C'était votre premier bal depuis trois ans. D'ailleurs, vous êtes rentrée très tôt.

— En fait, je suis partie parce que je commençais à avoir mal à la tête et...

Holly suspendit sa phrase et se massa les tempes, interloquée.

— Comme c'est bizarre ! murmura-t-elle. Ma migraine s'est envolée. Pourtant d'habitude, cela dure des heures et des heures.

— Voulez-vous que je vous apporte le remède conseillé par le docteur, au cas où ?

Holly secoua la tête.

— Non, merci. Je ne pense pas que j'aurai mal à la tête ce soir.

Sa robe gisait sur le sol à ses pieds, telle une corolle de soie bleue. Songeuse, la jeune femme l'enjamba. Se pouvait-il que sa rencontre avec l'inconnu ait suffi à dissiper sa migraine, comme par enchantement ? « Quel étrange antidote ! » songea-t-elle.

Maud l'aida à enfiler sa chemise de nuit avant de se retirer. Holly revêtit une robe de chambre et prit la direction de la nursery, une chandelle à la main.

Une chaise d'enfant recouverte de velours rose à franges occupait un angle de la pièce, derrière une petite table sur laquelle était posé un service à thé miniature. Une collection de flacons de parfums remplis d'eau colorée remplissait les étagères près de la

fenêtre et une bonne douzaine de poupées étaient disséminées un peu partout. L'une était assise sur la chaise, une autre perchée sur un cheval à bascule qui avait autrefois appartenu à George et une troisième dans les bras de Rose.

Holly s'approcha du petit lit, un sourire attendri aux lèvres. L'enfant dormait paisiblement, la bouche légèrement entrouverte. La jeune femme s'agenouilla devant le lit et caressa la main de sa fille, s'amusant d'y voir des taches de couleur dont le savon n'était pas venu à bout. Rose adorait peindre et dessiner.

— Précieuses mains, souffla Holly, avant d'embrasser celle qu'elle avait caressée.

Puis elle se releva, sans cesser de contempler sa fille. Lorsque Rose était née, tout le monde – y compris Holly – avait trouvé qu'elle ressemblait aux Taylor. Mais aujourd'hui, à quatre ans, la fillette était pratiquement devenue la réplique de sa mère, arborant la même chevelure sombre et les mêmes yeux dorés. De son père, elle avait hérité l'intelligence et le charme inné.

« Si seulement tu pouvais la voir, mon chéri », se dit Holly, le cœur lourd.

La première année après l'arrivée de Rose – mais la dernière que George avait encore à vivre –, Holly et George avaient souvent contemplé ensemble la fillette dans son sommeil. Peu d'hommes auraient montré autant d'intérêt pour leur enfant, tant était répandue l'idée que la maternité était une affaire de femmes. Cependant, George avait été littéralement fasciné par sa fille, passant des heures auprès d'elle, à, la grande joie de Holly. Il éprouvait une fierté sans bornes devant sa fille.

— Cette enfant nous a liés à jamais, Holly, avait-il dit un soir, alors qu'ils venaient de déposer le bébé dans son berceau.

Trop émue pour répondre, Holly l'avait embrassé en guise de remerciement.

— Quel père merveilleux tu as perdu ! ma chérie, murmura-t-elle dans la pénombre.

C'était un déchirement de savoir que Rose grandirait sans la protection d'un père. Mais jamais aucun homme ne pourrait remplacer George.

2

Zachary Bronson avait besoin d'une épouse. Il avait soigneusement observé le genre de ladies auxquelles étaient mariés les gentlemen les plus fortunés : c'étaient chaque fois des femmes pondérées, à la voix douce et aux manières affectées, mais qui savaient parfaitement s'occuper d'une maison. Dans une demeure bien tenue, les domestiques semblaient réglés comme les mécanismes d'une horloge. C'était tout le contraire de sa propre maisonnée. Un jour, ses domestiques travaillaient à merveille, mais le lendemain, tout tournait à l'envers. Les repas étaient plus souvent servis en retard qu'à l'heure et le garde-manger était soit vide, soit débordant de provisions.

Zachary avait congédié quantité de gouvernantes, avant de finir par comprendre que même la meilleure d'entre elles avait besoin de recevoir des ordres d'une maîtresse de maison. Malheureusement, sa mère était incapable de remplir ce rôle. La pauvre femme ignorait comment s'adresser ne serait-ce qu'à une domestique autrement qu'en lui demandant timidement si elle serait bien assez aimable pour lui apporter une tasse de thé ou l'aider à s'habiller.

— Ce sont des serviteurs, maman, lui avait répété Zachary une bonne centaine de fois. Ils sont payés pour que tu leur donnes des ordres. C'est leur métier. Alors, cesse de prendre cet air contrit quand tu leur

demandes quelque chose et tire le cordon de la sonnette avec énergie.

Mais sa mère lui répondait chaque fois qu'elle détestait déranger les gens, même s'ils étaient payés pour cela. Zachary avait fini par en conclure que sa mère avait trop longtemps vécu humblement pour apprendre à commander le personnel de maison.

Pour ne rien arranger, la plupart de ses serviteurs l'étaient de fraîche date, tout comme sa propre fortune, du reste. Les vrais gentlemen héritaient de maisonnées pourvues de domestiques expérimentés, qui, bien souvent, étaient à leur service depuis des années. Zachary, lui, avait été obligé de recruter tout son monde très rapidement. Quelques-uns de ses serviteurs étaient nouveaux dans le métier, les autres avaient été renvoyés de leur emploi précédent pour différentes raisons. En d'autres termes, il hébergeait sans doute sous son toit la plus mauvaise domesticité de tout Londres.

Des amis lui avaient assuré qu'une bonne épouse parviendrait pourtant à faire des prodiges dans ce domaine, laissant Zachary libre de consacrer son temps à ce qu'il réussissait le mieux : gagner de l'argent. Aussi, pour la première fois de sa vie, Zachary commençait-il à trouver la perspective du mariage intéressante, sinon attrayante. Mais le plus difficile serait de trouver la femme idéale et de la convaincre d'accepter de l'épouser. Car Zachary avait des idées très précises sur ce que devait être une bonne épouse.

D'abord, elle devrait avoir du sang bleu, afin de lui ouvrir l'accès aux plus hautes sphères de la société, ainsi qu'il en rêvait depuis toujours. Considérant que lui-même ne comptait pas la moindre once de noblesse parmi ses ancêtres, il lui fallait une épouse dont la lignée remontait à Guillaume le Conquérant. Mais il ne fallait pas que sa haute naissance la rende

trop orgueilleuse : Zachary ne supporterait certes pas qu'elle le regarde avec condescendance. Par ailleurs, ce devrait être une femme indépendante, qui ne prendrait pas ombrage de ses fréquentes absences et saurait ne pas l'importuner inutilement. Zachary était déjà bien assez occupé comme cela. Il ne voulait pas d'une femme pendue à ses basques qui lui gâcherait ses rares moments de temps libre.

La beauté était un élément accessoire. À vrai dire, Zachary ne souhaitait pas une épouse trop belle, qui attirerait les regards concupiscent de tous les gentlemen qu'elle croiserait. En revanche, une bonne santé physique et mentale était impérative, car il voulait que sa femme lui donne de beaux enfants, solides et intelligents. Enfin, ce devrait être une femme très introduite dans la bonne société, pour que Zachary puisse profiter de ses nombreuses relations haut placées.

Zachary savait pertinemment que nombre d'aristocrates le méprisaient à cause de ses origines modestes. Ils prétendaient que sa fortune, si rapidement acquise, ne remplacerait jamais le raffinement, l'élégance et le style qui étaient la marque des gens biens nés. Ils n'avaient pas tort. Zachary, lui-même, avait conscience de ses limites. Mais il prenait un malin plaisir à constater que personne n'osait se moquer de lui ouvertement. Les aristocrates de plus haute lignée étaient obligés de s'incliner devant lui car il était très fortuné. Zachary avait investi son argent dans tous les secteurs : les banques, la terre, la grande industrie... si bien que ses intérêts et ceux des plus grandes familles du pays étaient étroitement liés.

D'ordinaire, la noblesse ne confiait pas ses précieuses filles à de simples roturiers. Le sang bleu se mariait avec le sang bleu, on n'appariait pas un animal à pedigree avec un vulgaire corniaud. Sauf si

ledit corniaud était assez riche pour s'acheter tout ce qu'il désirait – y compris l'héritière d'un grand nom.

C'est dans ce but que Zachary avait organisé une entrevue avec lady Holland Taylor. Il était vraisemblable que la famille et les amis de la jeune veuve tenteraient de la dissuader d'accepter, mais Zachary avait parié sur la curiosité de lady Holland. Et il avait eu raison : lady Holland n'avait pas refusé son invitation, elle viendrait donc pour le thé.

Zachary vint se planter devant une des fenêtres de sa bibliothèque, l'une des plus vastes pièces de sa nouvelle demeure. L'architecte lui avait dit s'être inspiré « du style des cathédrales gothiques ». Zachary le soupçonnait d'en rajouter pour se faire payer plus cher, mais il devait admettre que le résultat était à la hauteur. La maison était sinon admirée, du moins très remarquée par la bonne société londonienne. Zachary avait donc atteint son but : faire étalage de son opulence.

La bâtisse comptait plus d'une vingtaine de pièces, deux tours d'angle, un jardin intérieur, une serre et des portes-fenêtres en grand nombre. Le terrain, très vaste dans cette zone située à la périphérie de Londres qui commençait seulement à s'urbaniser, avait été aménagé en un grand parc agrémenté de pièces d'eau. Il y avait même un petit lac artificiel, et des chemins qui serpentaient entre les bosquets, pour inciter à la promenade.

Zachary se demandait ce que penserait lady Holland d'une telle propriété. Peut-être, en parfaite lady habituée à la mesure, jugerait-elle l'ensemble trop voyant. Mais Zachary nourrissait un penchant avoué pour le clinquant et tout ce qui pouvait prouver qu'il ne manquait de rien.

Le carillon de la grande horloge du hall lui rappela soudain l'heure. Il tourna le regard vers l'allée

gravillonnée par laquelle arrivaient les attelages des visiteurs.

— Lady Holland, murmura-t-il, je vous attends.

Malgré les objections des Taylor, Holly avait décidé d'accepter l'invitation inattendue de M. Zachary Bronson à prendre le thé chez lui. En fait, elle avait besoin de divertissement. Depuis le soir du bal, la vie avait tranquillement repris son cours, mais le cocon douillet de la maison Taylor ne satisfaisait plus complètement la jeune femme. Elle était lasse de ces travaux de couture qui l'avaient occupée trois ans durant. C'était moins le bal qui l'avait troublée que le baiser échangé avec l'inconnu dans le jardin, bien sûr. Cet incident avait bouleversé son train-train et Holly souhaitait qu'il se passe enfin quelque chose dans sa vie.

C'est alors que la lettre énigmatique de M. Bronson était arrivée :

Quoique je n'aie jamais eu l'honneur de faire votre connaissance, il m'est apparu que votre aide me serait d'un grand secours pour résoudre certains problèmes concernant ma maison...

Comment un homme tel que le célèbre M. Bronson pouvait-il avoir besoin de *son* aide ?

La famille Taylor au grand complet avait jugé l'invitation déplacée, faisant remarquer que nombre de ladies refusaient d'être présentées à cet homme. Dans ces conditions, même un simple thé pouvait devenir source de scandale.

— De scandale ? avait répété Holly, éberluée.

— M. Bronson n'est pas un homme ordinaire, ma chère, avait tenté de la convaincre William, le frère aîné de George. C'est un nouveau riche. Un

parvenu. Il est de basse extraction et ses manières sont vulgaires. J'ai entendu dire des choses sur lui qui m'ont fait frémir, et pourtant je ne suis pas un enfant de chœur. Ne vous exposez pas inutilement au danger, Holly. Répondez à M. Bronson que vous refusez.

Devant l'assurance de William, Holly avait songé un moment à décliner l'invitation de M. Bronson. Mais sa curiosité avait été la plus forte. La jeune femme tenait à savoir pourquoi l'un des hommes les plus fortunés du royaume voulait la rencontrer.

— Je me crois capable de résister à sa détestable influence au moins une heure ou deux, avait-elle répondu à William d'un ton léger. Et s'il se conduit vraiment trop mal, je partirai, voilà tout.

Le regard de William – George avait les yeux du même bleu que lui – avait exprimé sa désapprobation.

— George n'aurait pas toléré que vous rendiez visite à un tel personnage.

La remarque avait ébranlé la jeune femme. Elle avait baissé la tête, songeant qu'elle s'était juré de vivre jusqu'à la fin de ses jours comme George l'aurait souhaité. Son mari l'avait toujours protégée et Holly avait une totale confiance en son jugement.

— Mais George n'est plus là, avait-elle murmuré, avant de redresser la tête et d'ajouter, les yeux pleins de larmes : Je dois apprendre à me fier à moi-même, désormais.

— Mais si votre jugement se révèle mauvais, je me sentirai obligé, par égard pour la mémoire de mon frère, de m'en mêler, avait répliqué William.

Holly avait souri tristement. Elle s'était rendu compte tout à coup que, depuis sa naissance, il y avait toujours eu quelqu'un pour la guider. D'abord, ses parents, puis George, et maintenant, la famille de George.



6085

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 1 octobre 2017.

Dépôt légal novembre 2017.
EAN 9782290144817
OTP L21EPSN001667N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion